

Le roman de l'été

2020

Les couloirs du temps

par Harpalus

Septième épisode

Obono l'Africaine

*Où la députée insoumise expérimente la responsabilité des Africains
dans les horreurs de l'esclavage*

Valeurs actuelles vous entraîne cette année, pour sa traditionnelle politique-fiction de l'été, dans une réalité parallèle. Ici, des figures historiques ou des personnages issus du monde politique, artistique ou médiatique voyagent dans les couloirs du temps et découvrent une réalité qu'ils ne pouvaient soupçonner.

Sous le nom d'Harpalus, un brigand qui bravait la puissance des dieux parce



Illustrations de Pascal Garnier

que rien n'arrêtait le cours de ses prophéties, se cachent les plumes de votre hebdomadaire.

Fins connaisseurs des arcanes des univers qu'ils décrivent, nos journalistes ressuscitent des morts pour mieux questionner notre temps et dévoiler l'absurdité de notre époque. Et, la fiction étant le meilleur reflet de la réalité, vous verrez que tout ce qui se produit dans les pages qui suivent ne manque pas d'éclairer les situations actuelles.



Le roman de l'été

2020

Sous mes pieds nus, c'est l'Afrique. Danièle Obono était au comble du bonheur. Elle était si radieuse de se trouver là, au cœur du continent ancestral, qu'elle ne se demandait même plus comment elle avait pu faire ce bond qui l'avait emmenée, par-delà les siècles et les kilomètres, du Paris du troisième millénaire et de son bureau de députée La France insoumise à ce village africain d'autrefois. Au fond, de par sa négritude — pour parler comme Christiane Taubira (elle ne savait pas que celle-ci avait emprunté le concept à Aimé Césaire) —, n'avait-elle pas partie intimement liée avec le merveilleux ? Tous les Africains, par droit de naissance, étaient filles et fils de la poésie, engendrés par une relation tellurique avec l'univers bien plus puissante que les maigres sortilèges de la si arrogante et si courte pensée occidentale, dont les Blancs s'enorgueillissaient bien à tort, eux dont le seul rapport au monde avait consisté à l'asservir et à le blesser, jusqu'à quasiment le détruire.

Passé la surprise et le désarroi, elle avait été vite tout à la joie de vivre de sa liberté retrouvée, débarrassée des faux comforts occidentaux et des servitudes volontaires de la connectabilité 5G. Bonheur de se doucher le matin, sous le soleil encore caressant et tendre, avec l'eau qu'on est allé soi-même puiser à la rivière, plaisir de se vêtir de ces couleurs éclatantes, sans avoir à affronter les sarcasmes méprisants qu'avait dû affronter, en un autre siècle, son amie Sibeth Ndiaye, moqueries dont l'alibi de "défense de la dignité ministérielle" masquait mal l'indécrottable racisme. Non, elle, Danièle Obono, pouvait enfin libérer son africanité sans craindre les regards en biais et la racialisation éhontée d'une France moisie dans sa haine de tout ce qui n'était pas immaculé. Il y avait bien, certes, la frayeur incontrôlable qu'elle ressentait les soirs où il lui fallait sacrifier à des besoins immémoriaux dans la fosse prévue à cet effet, loin derrière les dernières huttes du village, à la pensée des cafards qui grouillaient autour d'elle dans l'obscurité malodorante, tandis qu'elle essayait de conjurer la noirceur de la nuit sans lune en sifflant maladroitement l'air insifflable de *Clandestino* de Manu Chao, son morceau préféré, cet hymne courageux à un

sans-papiers odieusement rejeté par une société bourgeoise à qui tout ce qui est illégal fait horreur. Ce mode de vie n'avait que peu de chose à voir avec le souvenir de ses dix premières années passées dans un quartier bourgeois de Libreville, au Gabon, qui se rapprochait davantage de son existence française "d'après" que de cette vie tribale archaïque, qui n'avait pas dû évoluer d'un iota depuis la nuit des temps. Mais, malgré les cafards et l'inconfort, l'évidence de la joie de renouer avec ses racines, loin de toute crispation identitaire mais dans le bonheur évident d'être enfin soi, l'emportait sur tout. Dans ses rares moments de découragement, elle se raccrochait aux vers de Léon-

Gontran Damas, ce poète guyanais que Christiane Taubira avait osé citer lors du débat sur le "mariage pour tous", bravant une Assemblée nationale à elle seule parfaite incarnation du privilège blanc : « *Jamais le Blanc ne sera nègre / Car la beauté est nègre / Et nègre la sagesse / Car l'endurance est nègre / Et nègre le courage.* » Quelles paroles sublimes, si loin du racisme des Blancs et de leur odieux complexe de supériorité !

Il lui avait fallu du temps pour comprendre où elle avait atterri, tant la géographie de l'Afrique réelle n'avait que peu à voir avec les frontières absurdes et odieusement rigides que le colonisateur avait imposées à coups de canon et de tortures ignifiées dans la chair de ce peuple noir, martyrisé mais inflexible sous la douleur atroce infligée par l'homme blanc. D'autant que le français n'avait encore jamais été entendu dans ces contrées — elle l'avait d'abord regretté, avant de se gendarmer de ce réflexe odieusement précolonialiste — et que les populations locales parlaient un idiome inconnu d'elle, qu'il lui avait fallu apprendre. En rassemblant les connaissances amassées au cours de sa maîtrise

d'histoire acquise à Paris-I, et en interrogeant les gens du village sur leurs rapports avec le monde extérieur, elle avait fini par supposer qu'elle se trouvait au beau milieu du XVIII^e siècle, dans un village de paisibles agriculteurs appartenant à l'ethnie sara, quelque part dans le sud de l'actuel Tchad.

Grandes et élancées, les femmes du village se moquaient un peu de la taille courte et de la silhouette ramassée

***Malgré
les cafards et
l'inconfort, la
joie de pouvoir
libérer son
africanité,
dans
le bonheur
évident d'être
enfin soi,
l'emportait
sur tout.***

Le roman de l'été

2020



DESSINS PASCAL GARNIER D'APRÈS PHOTOS DE : SIPA (1) - LEEIMAGE (10) - BRIDGEMAN IMAGES (3) - MAXPPP (4) - GAMMA RAPHO (1) - AKG (4) - LDD (2) - ISTOCKPHOTO (1).

de Danièle, mais elles appréciaient sa robustesse quand il s'agissait de puiser de l'eau ou de transporter le mil. Tout en respectant cette coutume ancestrale, elle était pour sa part heureuse d'être désormais, à 40 ans, trop âgée pour subir ce douloureux écartèlement des lèvres permettant d'y glisser ces plateaux de bois qui leur donnaient ce profil qui l'effrayait malgré elle. Autour du feu, à la veillée, elle tentait bien de plaider pour libérer les femmes de ces traditions imposées par l'ordre patriarcal et pour une répartition des tâches plus équitable et moins genrée, mais ne recevait en retour, tant de la part des femmes que des hommes, que des haussements d'épaules. Son refus obstiné de devenir la troisième épouse du grand sacrificateur du village suscita, en revanche, des commentaires hostiles et indignés, tout comme ses propositions de réformer l'organisation abominablement rétrograde des rapports sociaux et matrimoniaux au sein de la communauté. Quant au chef, le débonnaire patriarche qui régnait sur la tribu depuis des temps si lointains que seuls s'en souvenaient les plus

chenus des membres du conseil du village, et qu'on ne désignait que par le nom de sa fonction, Ngombang, les plaidoiries de Danièle pour le convertir aux beautés de l'alternance démocratique et à la sacralité du suffrage universel avaient le don de le plonger dans des colères qui, pour être souterraines, n'en étaient pas moins violentes.

Encore n'avait-elle pas eu le temps de prendre conscience que, lorsqu'ils ne cultivaient pas le sorgho, le manioc ou le coton, les membres du village s'employaient surtout à tenter de se mettre à l'abri des tribus esclavagistes qui les razziaient à intervalles réguliers. Et que parfois, en cas de disette, le père de famille prenait les devants et profitait de son privilège de vendre en esclavage l'un ou l'autre des membres de sa maison, ce qui avait l'avantage de calmer quelque temps les dieux et les razzieurs.

Inconsciente de l'irritation croissante qu'elle provoquait dans le village, elle se rendit le cœur léger à la convocation du conseil des anciens présidé par Ngombang. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre ➔

Le roman de l'été

2020

celui-ci lui apprendre qu'il avait été décidé de l'échanger contre un enfant du village récemment vendu à des Toubous, des nomades venus du nord qui raflaient des captifs pour le compte de négriers arabes. Un temps interdite, elle éclata en sanglots puis, lorsqu'elle fut de nouveau maîtresse de ses émotions, tenta de plaider sa cause :

— Mais enfin, Ngombang, vous ne pouvez pas me faire ça ! Je suis une femme, tout de même...

— Justement, pour les Toubous, les femmes valent beaucoup plus que les hommes. Chez nous, ils ne prennent que les femmes, les enfants et les jeunes garçons, et ils égorgent les hommes faits.

— Mais enfin, Ngombang, nous sommes frères en négritude...

Au mot "frère", le chef éclata d'un rire inextinguible :

— Frères ? frères ? Tu n'es même pas de notre ethnie ! J'ai entendu dire que, de l'autre côté de la grande mer, des sorciers blancs qu'on appelle "chrétiens" disent que tous les hommes qui foulent le sol de la Terre sont frères, mais ce sont des fous ! Des fous !

Comment les Toubous, qui pillent et tuent dans nos villages depuis la nuit des temps, seraient-ils nos frères ? Ce sont des ennemis, pas des frères !

Le lendemain, Danièle fut échangée avec des Toubous prévenus par tam-tam. Commença un inimaginable calvaire, une interminable marche vers le nord, odyssée pitoyable jalonnée de coups, de tortures, de cris de douleur, de cadavres abandonnés le long de la route. D'oasis en oasis, la petite troupe à laquelle Danièle s'était jointe contre son gré ne cessait de grossir d'apports venus de tous les horizons, jusqu'à former une gigantesque caravane qui s'étirait à perte de vue le long des pistes sablonneuses. Devant marchaient des hommes enchaînés, qui portaient de lourdes défenses d'éléphant qui seraient vendues sur les marchés d'Arabie. Femmes et enfants suivaient. Des gamins de 5 ans s'effondraient de fatigue de devoir mar-

***À perte
de vue,
une longue
caravane
d'esclaves
s'étirait
le long
des pistes
sablonneuses.***

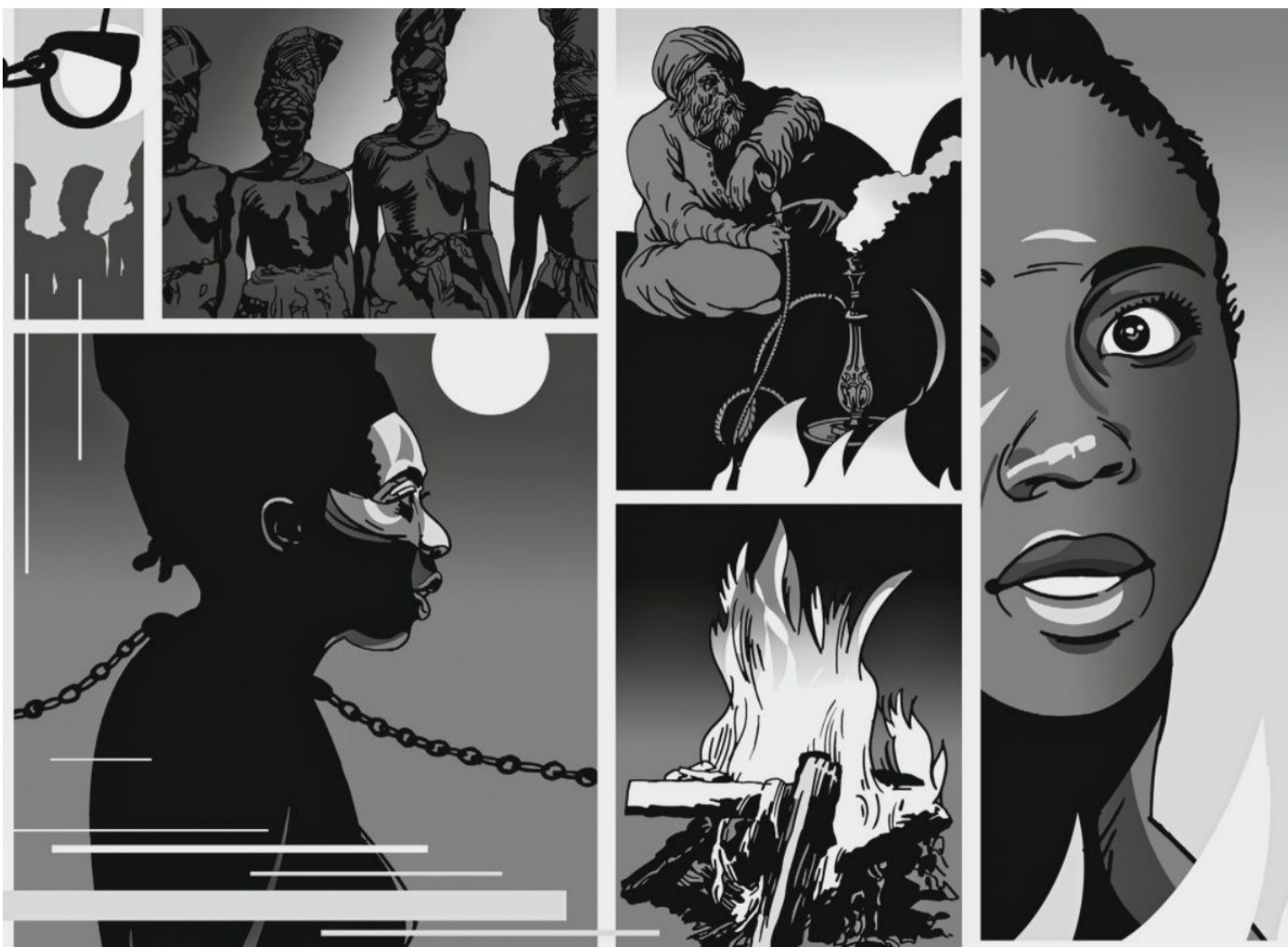


cher quinze heures d'affilée. Coups de fouet et de trique pleuvaient, et ceux qui succombaient à la faim ou à la fatigue étaient laissés sur le bord du chemin, puis dévorés par les chacals. Un jour, Danièle vit l'enfant d'une femme morte, dont son propriétaire ne voulait pas s'encombrer, cédé à un autre au prix d'un bol de dattes. Elle avait parlé longuement avec sa voisine de cordée, une femme jeune, d'une grande beauté, et Danièle nota que les ravisseurs évitaient sur elle les coups de fouet, afin de ne pas déprécier leur marchandise ; un soir, en pleurs, elle lui raconta que, comme nombre de femmes de sa tribu, elle avait préféré tuer son enfant plutôt que de le voir tomber aux mains des négriers... Danièle, horrifiée, joignit ses larmes aux siennes, tremblante de colère et de pitié.

Le soir, aux haltes, après avoir avalé une maigre pitance, elle voyait son court sommeil troublé par les hurlements de douleur des garçons que l'on émasculait pour en faire des eunuques. Seulement un dixième d'entre

Le roman de l'été

2020



eux survivaient à cette opération sommaire, mais la plus-value que les négriers en tiraient était telle que cela compensait la perte des autres. Il y avait aussi les pleurs de douleur et de honte des fillettes, dont les Toubous étaient friands ; Danièle faisait son possible pour les consoler, mais elles restaient le plus souvent prostrées dans leur indicible souffrance. Pour elle-même, elle avait la consolation de se dire que son âge, trop avancé pour le goût de ses ravisseurs, la préservait des profanations. Plusieurs fois, Danièle fut tentée de se laisser mourir, comme celles qui tombaient d'épuisement au bord du chemin, mais elle sut puiser dans ses luttes politiques passées, comme dans l'espérance mystérieuse qu'une vie meilleure, d'une beauté insoupçonnée, l'attendait quelque part, la force de tenir bon.

Arrivée à Mourzouk, la caravane changea de mains, et des négriers arabes prirent le relais des Toubous : s'ils affectaient de regarder avec mépris le goût de ceux-ci pour les gamines de 7 ou 8 ans, ils ne montraient pas

plus de douceur envers les esclaves que leurs prédécesseurs. Et s'ils se donnaient quelques jours pour les laver, les remplumer avec une nourriture consistante et, pour les femmes, les orner de bijoux, c'était pour en tirer meilleur profit sur le marché de la ville, devenue la principale plaque tournante de cet or noir africain qu'était depuis près de mille ans le trafic des esclaves.

Le marché fut pour Danièle une humiliation nouvelle : vêtues d'un simple cache-sexe, les femmes étaient exposées au public, puis examinées comme des bêtes de somme, tâchées de toutes parts pour évaluer leur force, leur santé, leur longévité. Si un client se montrait intéressé, un drap était tendu un peu à l'écart, derrière lequel la femme subissait, sans ménagements, un examen de sa virginité.

À l'issue d'une longue et épuisante journée, Danièle ne trouva pas acquéreur, sans qu'elle sache si elle devait s'en réjouir ou s'en affliger, et non sans en éprouver, absurdement, une petite blessure d'amour-propre. À deux ou trois ➔

Le roman de l'été

2020



reprises, voyant s'approcher un acquéreur dont les manières lui semblaient dénoter un tempérament plus humain, elle s'était surprise à tenter de susciter son intérêt d'un regard ou d'un sourire, sans succès.

Pour elle, la route devait donc reprendre, jusqu'à Tripoli où elle passerait à nouveau l'épreuve du marché. De nouvelles et atroces journées de marche, de nouveau le soleil brûlant, les coups, cette fatigue crucifiante, le spectacle déchirant de la souffrance et l'âme partagée entre la crainte de s'y habituer et la nécessité de le faire si l'on ne voulait pas avoir le cœur transpercé à tout instant ; et puis cette incompréhensible inhumanité de leurs bourreaux, qui auraient traité un lézard ou un crapaud avec plus d'égards. Un soir, Danièle avait pu échanger quelques phrases avec un de ses geôliers, qui possédait sans doute un peu plus d'humanité que les autres puisqu'il était en train de lire ; elle voulait apprendre de lui comment il était possible de traiter ainsi d'autres êtres humains. Un peu étonné, il lui avait cité pour toute réponse quelques phrases de l'écrivain Ibn Khaldoun, qu'elle se souvenait avoir entendu célébrer, au XXI^e siècle,

comme un grand humaniste arabe. Écrits au XIV^e siècle, ces mots gardaient selon lui leur pertinence : « *Les seuls peuples à accepter l'esclavage sont les nègres en raison d'un degré inférieur d'humanité, leur place étant plus proche du stade animal. Quelquefois, ils se mangent entre eux. On ne peut les compter au nombre des humains.* » Puis il avait craché dans le feu le jus de son narguilé, comme pour clore le débat.

Danièle était arrivée à Tripoli au bord de l'agonie, mais vivante. L'humiliant rituel du marché lui fit revenir à la mémoire, par l'une de ces associations d'idées inconscientes, l'expression "marchandisation du corps de la femme", qu'elle avait toujours récusée avec mépris comme inventée par les adversaires du droit des femmes à disposer librement de leur corps. Sans savoir ce qu'elle faisait, elle murmura entre ses dents, plusieurs fois, "marchandisation du corps de la femme", et pleura sans pouvoir s'arrêter.

L'homme qui s'était intéressé à elle lui avait tout de suite déplu : petit, replet, la silhouette courte rendue encore plus ridicule par le turban à plumes qui la surmontait, les lèvres pincées, lui jetant de brefs regards en

Le roman de l'été

2020



dessous de ses yeux trop rapprochés, il lui sembla l'incarnation même de la perversité. Quand il eut fait son acquisition, après une courte négociation avec le lecteur d'Ibn Khaldoun, elle s'attendait, en le suivant vers sa demeure, à être violée par lui dès les premières secondes. Elle se trompait du tout au tout. Omar ben El Bal-al-Adur, ambassadeur à Tripoli du pacha de Smyrne, était un homme doux et pacifique, et seule sa timidité à l'égard des femmes expliquait les regards torves dont il avait gratifié Danièle. Il aurait d'ailleurs été attiré par son visage lunaire, auquel il trouvait quelque chose de lumineux, et par ses formes harmonieusement généreuses, si son goût l'avait porté de ce côté-là, mais il se murmurait à Smyrne, où ce genre de choses donnait lieu à d'abondantes moqueries, qu'il aurait pu servir dans le harem du sultan sans qu'il fût nécessaire de prendre la précaution de le châtrer.

Ce n'était donc pas pour assouvir ses fantasmes sexuelles qu'il avait fait l'acquisition de cette esclave mais parce que sa maison, un peu désordonnée, avait grand besoin d'être confiée à une femme d'autorité, et qu'il avait senti

chez Danièle une forme d'énergie positive qui serait capable de remettre sa maisonnée à l'endroit sans pour autant y faire peser une férule pénible.

Danièle vécut donc là trois années qu'on n'oserait pas qualifier d'heureuses, car il y manquait d'être maître de son destin, la capacité à se projeter dans l'avenir comme la possibilité de nouer avec ses frères humains des relations confiantes et affectueuses, même si Danièle entretenait avec les autres esclaves de la maison Bal-al-Adur des relations agréables, au-delà des inévitables rivalités domestiques. Mais par comparaison avec l'enfer qu'elle venait de traverser, cette nouvelle vie était, sinon un paradis, du moins une oasis de tranquillité. Elle n'était jamais frappée, jouissait d'une certaine liberté, pouvant aller et venir à sa guise dans les rues de Tripoli pour les

besoins de la maisonnée (pas question de s'évader pourtant, car elle ne se sentait pas le courage de risquer le fouet ou la mutilation en cas d'échec), était correctement logée, nourrie, vêtue. Les soirs où elle pleurait en pensant aux temps où elle était encore une méléchoniste influente, fière de porter le feu de la révolution dans son pays d'adoption, se faisaient de plus en plus rares. Elle évi-

***Après l'enfer
qu'elle avait
traversé,
sa vie d'esclave
à Tripoli
lui parut
une oasis de
tranquillité.***

tail de trop réfléchir à son aventure, car elle sentait que cela l'entraînerait trop loin, jusqu'à des révisions idéologiques déchirantes qu'elle pressentait sans vouloir vraiment les admettre, et dont l'ombre rôdant de manière informe dans ses pensées inconscientes effrayait plus qu'elle n'aurait voulu l'admettre cette femme de convictions, dont les luttes menées tambour battant n'avaient pas laissé beaucoup de place aux doutes, à l'écoute des pensées divergentes ni aux examens de conscience.

Parfois, malgré ses résolutions de ne pas entretenir de vaines nostalgies, elle se rendait sur le port et contemplait les bateaux que leurs voiles allaient porter vers ce pays qu'elle croyait ne plus jamais revoir. Lui glissait alors, au coin de l'âme, quelque chose qui ressemblait à une prière. ➔

Le roman de l'été

2020

Un matin qu'elle flânait parmi la foule grouillante du quartier des docks, elle fut bousculée par un homme à l'étrange tonsure, revêtu d'une vaste cape blanche qui l'enveloppait tout entier. Elle laissa tomber son panier d'où roulèrent sur le sol une partie de ses courses. Alors qu'elle se penchait pour les ramasser, elle entendit l'homme s'excuser dans une langue qu'elle n'avait plus entendue depuis des années : « *Je vous prie de bien vouloir me pardonner, madame, ma maladresse est inexcusable. Laissez-moi vous aider...* »

Hébétée par ce rappel inopiné de son ancienne vie, elle ne put que rassembler ses affaires à la hâte en marmonnant ces paroles toutes simples, mais qu'elle n'aurait jamais cru avoir encore l'occasion de dire : « *Ce n'est rien, monsieur, je vous en prie, laissez donc...* » En proie à une sorte de panique irrationnelle, elle prit la fuite, et passa le reste de sa journée à maudire ce réflexe absurde...

Lorsque son maître la convoqua en fin de journée, quelle ne fut pas sa surprise de le trouver en compagnie de l'homme de ce matin, toujours aussi étrangement accoutré. C'est dans une sorte de rêve éveillé qu'elle entendit l'ambassadeur lui expliquer que l'inconnu était un religieux français, appartenant à un ordre mendiant appelé Notre-Dame-de-la-Merci, qui s'était fixé pour mission de racheter les fils et filles de la chrétienté réduits en esclavage. Ayant entendu Danièle parler français, il l'avait suivie jusqu'à chez son maître et, renseignements pris, était revenu lui proposer de la racheter contre monnaie sonnante et trébuchante. Le Turc, qui ne voulait pas se séparer de sa si utile servante, avait d'abord refusé mais le mercédaire, comme on appelait communément les membres de l'ordre, mû par une impulsion profonde, avait alors proposé de s'offrir comme captif en échange de la jeune femme. Touché par ce geste insensé, Omar avait alors accepté de lui vendre Danièle.

La traversée de la Méditerranée passa comme un songe. En regardant la proue du navire qui, à chaque vague brisée, la rapprochait de chez elle, Danièle pleurait à chaudes larmes, mais ces larmes-là avaient le goût

de caramel salé d'une consolante friandise offerte à qui a été trop longtemps privé de toute tendresse. Elle avait craint que le religieux ne tentât de la convertir mais, en l'entendant proclamer son athéisme, il n'avait pas insisté et se contentait de la regarder fixement, de l'autre bord du navire, en égrenant entre ses doigts une curieuse chaîne de grains d'olivier.

Arrivée à Marseille, elle décida, comme elle n'avait pas d'attaches dans cette France du XVIII^e qui lui était étran-

gère, d'accepter la proposition qui lui avait été faite de passer quelques mois, le temps de réfléchir à une nouvelle vie, dans un monastère de bénédictines caché dans les hauteurs de la Provence. Elle ne s'y rendit pas sans appréhension, mais fut tout de suite mise à l'aise par l'accueil qui lui fut réservé par les sœurs : la couleur de sa peau, inhabituelle en ce lieu à cette époque, lui gagna un succès de curiosité ; surtout, le récit de ses malheurs, qu'on lui arrachait avec les plus grandes difficultés, lui valait un concours d'attendrissement de ses nouvelles compagnes, qui ne savaient quoi inventer pour lui rendre la vie plus douce et compenser par leurs amicales attentions un peu des immenses douleurs passées. Danièle, elle, n'était pas pressée de repartir et se réjouissait que personne ne semblât songer à évoquer la question, comme s'il était désormais naturel qu'elle restât parmi les sœurs. Elle se surprenait à goûter la quiétude de la vie religieuse et à rester des heures durant dans l'ombre fraîche de l'église conventuelle. Souvent elle fixait l'homme sur la croix, suspendu au-dessus de l'autel,

et de ce corps supplicié émanait une étrange tendresse. Elle se disait qu'il n'y avait que cet inconnu qui pouvait comprendre l'intensité de ce qu'elle avait souffert. Il lui semblait que s'ouvraient, au fond d'elle-même, des territoires cachés qu'elle n'avait jamais soupçonnés. Sa vie d'avant, non seulement l'esclavage, mais les années parisiennes, lui paraissait de plus en plus lointaine. Elle souriait parfois en se rappelant comme il lui paraissait autrefois crucial d'être, à tout prix, insoumise. Elle savait désormais qu'il n'y avait qu'une chose importante au monde : aimer et être aimé. Tout le reste n'était que mascarade et esclavage. ●

**Danièle
se surprenait
à goûter la
quiétude de la
vie religieuse.
Du corps
supplicié
suspendu
à l'autel
émanait
une étrange
tendresse.**